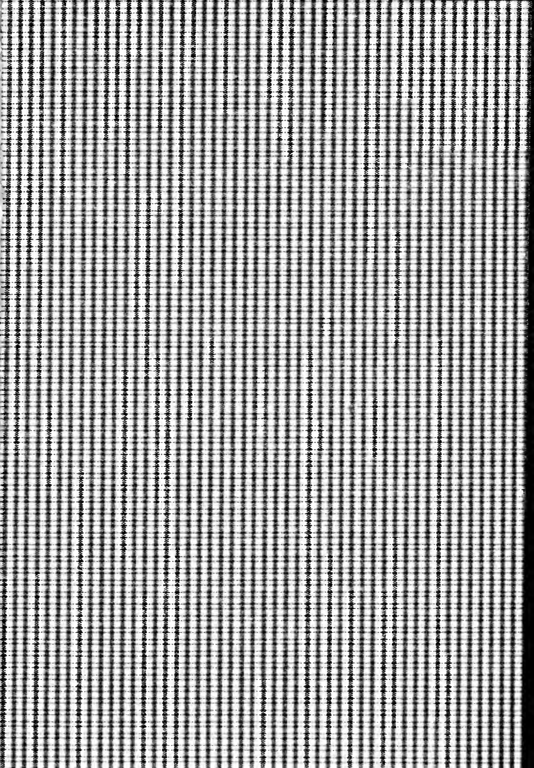






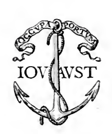
RIMES FUTILES

MONTE-NAKEN

RIMES FUTILES

— Descendra-t-il, le miel suspendu à l'extrême branche d'un arbre, parce qu'un boiteux le convoite?
— Il faut que l'un bâtisse des palais et que l'autre fasse des besaces.

(*Proverbes tamouls.*)



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338
M DCCC LXXIX



A mon père bien-aimé,

A ma mère bien bonne,

je dédie ces premières pousses de mon jeune esprit.

LÉON

Séville, 1879.

RIMES LIMINAIRES

SONNET

J'ai fait ces rimes en voyage,
même en chemin de fer parfois.
— rarement à l'ombre des bois. —
Le livre s'en ressent, je gage.

Dès seize ans, entr'ouvrant ma cage,
voletant d'endroits en endroits,
j'ai fait mon chemin de la croix...
J'ai vingt ans, partant... je suis sage.

J'ai vu trop de pays divers
pour encore avoir la folie
de courir en faisant des vers...

Je reviens, ma course accomplie,
à mon petit coin d'univers,
et mes rimes... je les publie!

RIMES FUTILES

A UNE DÉDAIGNEUSE DE POÉSIE

Les perles, ce laiteux joyau
dont vous parsemez, dédaigneuse,
votre chevelure soyeuse,
ne se trouvent pas à fleur d'eau.

Les vers, que vous nommez, Madame,
riant d'un air malicieux :
« les larmes que pleurent les dieux ! »
ne se trouvent pas à fleur d'âme...

Et poètes comme plongeurs
labourent une mer profonde,
pour apporter enfin au monde
quelques perles, ou quelques pleurs.

ONDÉE

A Madame Lina de W...

Je suis à la fenêtre :
un lourd nuage noir
au ciel vient de paraître...
Il commence à pleuvoir.

Voilà les hirondelles
qui resserrent leur vol,
et du bout de leurs ailes
vont effleurer le sol.

Le vent d'est qui s'élève
ne souffle qu'un moment;
le sable qu'il soulève
tombe rapidement.

Voilà le ciel qui s'ouvre...
bien loin, à l'horizon,
par instants on découvre,
rouge, l'exhalaison.

Un orage, sans doute,
sévit dans le lointain :
l'éclair seul fait la route,
le son meurt en chemin.

Il pleut... Allons, grenouille,
quitte l'herbe d'un saut...
que ton dos vert se mouille :
c'est le temps qu'il te faut!

Moi, du toit qui surplombe,
je vois d'un œil chagrin

toute l'eau qui retombe
tomber dans mon jardin.

Mes roses seront mortes...
— Adieu peines et soins! —
et les hideux cloportes
vont sortir de leurs coins

et de mes fleurs splendides,
— vilains insectes gris, —
dans les chemins humides
dévorer les débris...

Toujours la pluie augmente :
elle tombe à torrents...
pauvres fleurs sur la plante !
pauvres oiseaux errants !...

— Bon ! cela désempare...
mais mon jardin, sous eau,
ce n'est plus qu'une mare,
le chemin un ruisseau.

Voilà que l'atmosphère
commence de fraîchir...
Je vois boire la terre
et le ciel s'éclaircir :

c'est la fin de l'averse ;
le lourd nuage noir
lentement se disperse...
il cesse de pleuvoir.

A DES JEUNES FILLES

A mon ami Auguste Prélaz.

Mousseuses roses, roses roses
entr'ouvrant vos mousseux boutons,
si coquettes à peine écloses,
défiez-vous des papillons.

Si vous écoutez leurs bêtises-
le soir, vous vous effeuillerez,
pleurant, — emportés par les brises, —
tous vos parfums évaporés;

Parfums, dont une abeille sage
eût, distillant leur hydromel,
condensé le diffus nuage
dans l'or d'une goutte de miel...

Genève, 1879.

RENOUVEAU

A Madame Marie Jooris.

Aux champs renaissent les roses,
lorsqu'hier il avait neigé;
sous des baisers d'or écloses,
aux champs renaissent les roses...
mais pour moi rien n'a changé :
je ne sais pas ce que j'ai.

Par les bois qui reverdissent
des oiseaux ont voltigé;
joyeux, leurs chants retentissent
dans les bois qui reverdissent...
mais, moi, je reste affligé :
je ne sais pas ce que j'ai.

En mon âme, qui l'adore,
pas un rayon n'a plongé ;
il n'est point printemps encore
en mon âme qui l'adore ;
pour moi seul rien n'est changé...
elle sait bien ce que j'ai !

Berne, novembre 1878.

BLONDINE BLONDE

A mon cher ami Jules Carrara.

D'un mouvement nerveux,
Blondine aux blonds cheveux,
assise à la fenêtre,
filait à son rouet
où le lin s'enchevêtre, —
où le lin s'enchevêtre
aussi blanc que le lait...

Que le lin, blonde fille,
sous tes doigts se tortille :
file, file toujours,
et rêve à tes amours...

Elle songeait, peut-être,
Blondine aux blonds cheveux,
au jour où, sous le hêtre,
dans ses bras amoureux,
quelqu'un l'avait pressée,
lui disant qu'elle était
plus blanche que le lait, —
et deux fois embrassée
en jurant qu'il l'aimait...
Blondinette filait.

Que le lin, blonde fille,
sous tes doigts se tortille :
file, file toujours,
et songe à tes amours...

Elle songeait, peut-être,
au jour où, sous le hêtre,
passait son amoureux,
qui tenait embrassée
et d'un bras chaleureux
contre son cœur pressée —
une autre fiancée,

en jurant qu'il l'aimait...
Blondinette filait.

Et le lin s'entortille
dans ses doigts, — pauvre fille! —
l'esprit suivant toujours
le fil de ses amours...

C'est bien d'alors, je gage,
qu'on lui voit le visage
plus pâle que le lait,
que son lin s'enchevêtre
et que son œil distrait
erre par la fenêtre,
espérant voir peut-être
celui qui l'oubliait;
mais elle se console,
Blondine aux blonds cheveux,
aux mouvements nerveux,
en filant, pauvre folle!
en filant son rouet...
Blondinette filait.

Que le lin, pâle folle,
sous tes doigts tourne et vole...
le fil de tes amours
est brouillé pour toujours!

SONNET

A Manon — jadis Manette.

Lorsque j'étais petit garçon,
quand vous étiez encor fillette,
je vous disais parfois : « Manette,
t'en viens-tu jouer au ballon? »

D'aventure, vous disiez : « Non,
je veux jouer à la raquette... »
Je murmurais : « Sois satisfaite!.. »
Et la raquette avait raison.

Je vous parle d'amour, Manon ;
comme jadis, vous dites : « Non !...
L'amitié. » — L'amitié !... coquette !!

Toujours l'histoire du ballon !...
Mais aujourd'hui, — je le regrette, —
je suis blasé sur la raquette ...

HILARITÉ

RETOUR VERS LE PASSÉ... DÉFINI.

Ensemble un soir nous nous trouvâmes :
minuit sonna, — l'heure des drames, —
douze fois nous nous embrassâmes,
puis, de rire nous éclatâmes !

Un autre soir nous nous revîmes :
minuit sonna, — l'heure des crimes —
à nous embrasser nous nous mîmes...
et de rire nous nous tordîmes !

Un dernier soir, à deux nous fûmes :
minuit sonna, — l'heure des... rhumes ; —
quand nous embrasser nous voulûmes,
Atchi !... éternuer nous dûmes.

AUBE

A mon ami Hamdoullah Emine Effendi.

La figure convulsée,
le jour se lève en pleurant, —
quelle nuit triste et glacée,
autour de la terre errant,
le jour doit avoir passée!...

Dans les calices des fleurs
on trouve partout des larmes. —
Qu'il a dû verser de pleurs
pour perdre ainsi tous ses charmes,
le jour aux pâles couleurs!...

Mais une petite nue,
qui voit la pâleur du jour,
lui sourit, — pauvre ingénue ! ..
Dédaigneux de son amour,
le jour se voile à sa vue.

Alors de pleurs amoureux
du ciel tombe une bruine,
dans le jardin plantureux,
sur le mont, dans la ravine
et sur le grand bois ombreux...

Et les feuilles de reluire
d'un lustre surnaturel, —
et la terre de sourire
en voyant pleurer le ciel...
Quelle fête ! — Quel délire !

RONDEL DU BUREAUCRATE

A mon cher ami Jean-Jacques Berdolt.

Dire qu'il fut un temps où j'aimais la nature,
où je rôdais, joyeux, tout un jour par les bois,
chantant comme un oiseau, sautant comme un chamois,
le soleil dans le cœur, le sang à la figure !...

Mais le printemps, hélas! n'est pas chose qui dure,
et parler de bonheur, c'est parler d'autrefois ! —
Dire qu'il fut un temps où j'aimais la nature,
où je rôdais, rêveur et libre, par les bois !

Dans une pièce étroite où je me claquemure,
tisonnant mon feu maigre ou soufflant à mes doigts,
les membres énervés et l'esprit aux abois,
du matin jusqu'au soir griffonner, ô torture!...
Dire qu'il fut un temps où j'aimais la nature!
quand je rôdais, humant l'air des pins, par les bois.

SUR LA TOMBE D'UN GRAND DÉSESPÉRÉ

SONNET

A Edmondo Carbonero.

Être né sans vouloir naître,
souffrir sans vouloir souffrir,
mourir sans vouloir mourir :
être homme, sans vouloir l'être...

Ignorer, voulant connaître ;
pleurer, espérant jouir;
ramper, croyant éblouir;
paraître, pour disparaître...

Entre la haine et l'amour,
les sanglots et le fou rire,
haleter, — la nuit, le jour...

Fièvre, cauchemar, délire, —
néant, farce, mauvais tour, —
énigme, doute, martyre !

COUP DE PATTE

Vous prétendez, fière Prudence,
que jour et nuit à vous je pense,
que je vous aime en insensé...
Prudence, c'est une imprudence,
car, — je vais dire une insolence, —
à vous je n'ai jamais pensé,
et je doute que je commence.

Vous, qu'on voit partout vous flatter
dans votre vaniteux langage

que j'ai plaisir à m'arrêter
« pour contempler votre visage »,...
jamais devant un étalage
ne faites-vous halte au passage,
sans pour cela rien acheter?...

ENVOI D'UNE ROSE ARTIFICIELLE

SONNET DE BONNE ANNÉE.

A Madame C. E.

J'avais songé, Madame, au début de l'année,
à vous offrir — mon Dieu !... ce qu'on nomme un bouquet...
mais c'est chose banale, à ce qu'il me paraît. —
— Et puis, la fleur qu'on cueille est si vite fanée !

Des parfums d'aujourd'hui demain... reste un regret,
et la rose d'hier, ce matin chiffonnée,
se meurt — dans sa dentelle étroite emprisonnée. —
Aussi j'ai préféré vous écrire un sonnet.

Vous n'allez pas nier, Madame, je suppose,
que pour faire un sonnet il fallait quelque chose ;
on n'écrit pas sur rien : donc, j'ai pris une fleur...

Et, comme moi, ma fleur est artificielle :
il ne s'exhale aucun arome de son cœur...
— Croyez-vous au parfum quand rien ne le révèle?

RAFFINEMENTS

Chatte!... sous ses deux lèvres roses
elle a vingt-huit petites dents;
si ses baisers sont douces choses,
c'est qu'elle mord les imprudents.

Ses paroles mélodieuses
couvrent un sourire maudit;
ses phrases sont délicieuses,
car elles font perdre l'esprit.

Aux dix doigts fins de ses mains fines
sont dix ongles longs et félins;
si ses caresses sont divines,
c'est qu'on s'y griffe aussi les mains.

— En amour, — baisers sans morsures...
doux mots où le serpent n'est pas...
caresses sans égratignures...
rendent bientôt bien las, hélas!

FLOT DE PAROLES — PAS D'ÉCHO

SONNET.

Bonjour, mignonne; vas-tu bien?
as-tu toujours ton méchant rire
et tes yeux bleu vert de vaurien
qui jadis faisaient mon martyre?...

Mais quoi... tu ne me réponds rien?
tu ne trouves plus un sourire?...
ton cœur ne comprend plus le mien?...
tu n'as pas un mot à me dire?...

Ne te rappelles-tu donc pas
les jours heureux passés ensemble?...
Mignonne, un hasard nous rassemble,

voyons... jette-toi dans mes bras...
viens sur mon cœur... tu sentiras,
en te revoyant, comme il tremble!...

SUR UNE TASSE DE SATZUMA

A Mademoiselle Ifgenia A. S...

Le cœur, c'est la tasse frêle
qui renferme tour à tour,
jusqu'à ce qu'elle se fêle,
notre haine et notre amour.

Pour en préserver longtemps
la sensible porcelaine,
n'y versons jamais bouillants
notre amour ni notre haine...

+

Ayons, pour que dans nos veines
le sang les roule toujours,
de la tiédeur dans nos haines.
du calme dans nos amours.

ŒIL POUR ŒIL...

J'ai voulu, tu m'as refusé;
tu veux, c'est moi qui te refuse;
tu m'aimes?... ne crains rien : ça s'use,
puisque chez moi ça s'est usé.

Brême, 1878.

A L'OUBLIEUSE

Si tu te souviens de moi
et que tu m'aimes encore,
moi, je me souviens de toi,
et je t'aime, et je t'adore!

Ne penses-tu plus à moi,
ni plus à notre amour même,
moi, toujours je songe à toi,
et je t'adore, et je t'aime!

Val-Duret. Château d'If, 18 janvier.

DITHYRAMBE

A mon ami M. Alfred Stevens.

Ne riez jamais, imprudente,
du poète timide et doux
qui met dans chaque vers qu'il chante
l'aveu de son amour pour vous.

Qui sait s'il n'est point de la race
des prédestinés et des grands,
s'il n'aura pas un jour sa place
dans l'histoire et les monuments?...

Qui sait si son nom, qui fait naître
vos sourires toujours moqueurs,
ne doit point survivre peut-être
au renom de vos yeux vainqueurs...

s'il ne vous peut, d'un trait de plume,
donner dans la postérité,
en un feuillet de son volume,
la mort ou l'immortalité?...

CADAVRES FLOTTANTS

A mon ami Alfred Kreglinger.

Dans les fossés du vieux château,
un cadavre flottait sur l'eau.

Le valeureux comte Hyacinthe
s'en revenait de Terre sainte.

Il suivait sa route en rêvant...
au fond des bois sifflait le vent.

Dans les grands arbres qui tremblaient
les myopes hiboux hôlaient...

Et, sous les murs du vieux château,
un cadavre flottait sur l'eau.

Une mystérieuse crainte
tourmentait le comte Hyacinthe.

Brûlant de revoir son manoir,
il fouettait son grand cheval noir;

il le fouettait avec rudesse,
brûlant de revoir sa comtesse...

Dans les fossés du vieux château
un cadavre flottait sur l'eau.

Le comte arrive enfin. Il sonne
du cor; — il appelle... personne...

Et le manoir est large ouvert,
le pont baissé... tout est désert...

Il entre... il voit portes brisées,
dalles de sang noir arrosées.

Il voit, sous les murs du château,
le cadavre flottant sur l'eau.

Il brûlait de voir sa comtesse,
de l'embrasser avec ivresse...

... Et le matin du jour suivant,
au fond des bois sifflait le vent.

Dans les grands arbres qui tremblaient
les myopes hiboux hôlaient...

Et, sous les murs du vieux château,
deux cadavres flottaient sur l'eau.

Huddersfield, novembre 1876.

GUITARE

> Gastibelza, l'homme à la carabine,
> Chantait ainsi...
>
> VICTOR HUGO.

Mon cœur est une guitare
dont les femmes ont pincé
d'une façon si barbare
que les cordes ont cassé...

J'ai souffert un mal terrible,
pour poursuivre l'Idéal...
mais n'aimer que le possible,
c'est le fait d'un animal.

ÉCRIT SUR UN RACAN

SONNET.

Foin de ces amants filandreux
aux pieds de quelque malheureuse,
pâle, anémique et langoureuse,
faisant l'amour « à la chartreux » !

Vive l'amant qui sait, fiévreux,
emprisonner son amoureuse,
fille puissante et savoureuse,
dans ses bras forts et vigoureux !

Foin de ces vers froids, platoniques,
où forme et fond sont rachitiques!... —
Que dans un vers pensé, — nerveux,

le rythme étreigne la pensée,
et la tienne comme « embrassée
dans des bras forts et vigoureux » !...

A UNE ORGUEILLEUSE

A la mer on a pris deux branches
de son corail aux tons ardents,
trente-deux de ses perles blanches :
ce sont vos lèvres et vos dents.

A la terre on a pris deux roses
des plus vivantes en couleurs :
ce sont vos deux petits pieds roses
que jalousent toutes les fleurs.

Aux cieux on a volé deux mondes,
astres aux éclairs radieux :
ce sont les prunelles profondes
et chatoyantes de vos yeux...

Pour rassembler vos dons funestes,
on a dépouillé les jardins,
et les nébuleuses célestes,
et les abîmes sous-marins...

Celui qui vous dota, Madame,
jusqu'au bout que n'est-il voleur?
que ne vous trouve-t-il une âme,
que ne vous donne-t-il un cœur!

A LA MÈRE DE L'ENFANT MALADE

« Ma petite dame, ces fleurs
vous vont à ravir, sur ma vie :
à votre aspect, l'on se récrie...
mais, chez vous, l'enfant tout en pleurs
attend le soir qu'on le nourrisse!
— Pour avoir le sein à son goût,
n'a-t-il assez de sa nourrice?...
moi j'aime la valse avant tout.

— Ma petite dame, entre nous,
ce soir, nulle ne vous dépasse :
nulle en atours, pas une en grâce..
mais votre cher ange a la toux
et pleure que sa mère tarde!

— Je ne peux pas être partout :
s'il a la toux, que Dieu le garde!...
Moi j'aime la valse avant tout.

— Ma petite dame, du bal,
pour bien clore votre semaine,
aujourd'hui vous êtes la reine...
mais votre bébé va bien mal,
et pour mourir attend sa mère...
Femme sans cœur, que rien n'absout,
l'embrassant avant qu'on l'enterre,
dites-lui : « La valse avant tout! »

ASILE

O ma bonne et ma tendre mère,
toi que j'aime par-dessus tout,
toi que j'aime et que je révère,
j'ai souffert, j'ai souffert beaucoup :

Souffert par de jalouses haines,
souffert par de tristes amours ;
pour confier toutes ces peines,
c'est vers toi seule que j'accours.

Contre ton cœur, mon cœur qui saigne,
dans ton sein déverse mes pleurs,
égoïste, sans que je craigne
te voir souffrir de mes douleurs.

Vers toi je viens comme naguère,
ne te demandant qu'un baiser,
un de tes bons baisers de mère,
pour me guérir et m'apaiser.

???

« En moi, qu'aimes-tu? me dit-elle.

— J'aime de tes yeux la candeur,
sur ton visage la pudeur,
de ton allure la grandeur...

— En moi, qu'aimes-tu? me dit-elle.

— J'aime dans ton cœur la fierté,
sur tes lèvres la vérité,
de ton esprit la charité...

— Est-ce bien là... tout?... » me dit-elle...



PAROLES DERNIÈRES

Avant de mourir dans mes bras,
l'ange qui souffrit sans se plaindre,
en sentant son âme s'éteindre,
dans un sanglot me dit bien bas :
« Viens... je veux encore t'étreindre...
car nous ne nous reverrons pas! »

Pleurant, sanglotant, je disais :
« Je te suis dans un meilleur monde... »
Elle dit : « Dans la paix profonde
du Grand Tout rentrés désormais,
je ne sais rien qui me réponde
que nous nous revoyions jamais... »

TEMPS VARIABLE

A Madame la comtesse H. Errembault de Dudzeele.

Un jour d'avril, elle était à mon bras;
il faisait chaud... et je lui dis : « Angèle,
le bon soleil ! — J'étouffe ! » me dit-elle.
Moi, je l'aimais; elle ne m'aimait pas.

Un soir d'octobre, elle était à mon bras;
il faisait frais, et je lui dis : « Angèle,
la bonne brise ! » Elle me dit : « Je gèle ! »
— Moi je l'aimais; elle ne m'aimait pas.

Berne, mars 1878.

PEU DE CHOSE!

La vie est vaine :
un peu d'amour,
un peu de haine...
et puis — bonjour !

La vie est brève :
un peu d'espoir,
un peu de rêve...
et puis — bonsoir !

Paris, juillet 1880.

RENDEZ-VOUS

A mon cher ami Émile Possoz.

Voilà trois heures que j'attends!...
je n'entends plus rien à la chose;
il fait sombre depuis longtemps...
Au moins cent fois j'ai crié : « Rose! »...

En vain je me casse la voix;
je ne reçois d'autre réponse
que ce que dit le vent des bois
fouettant les rameaux et la ronce...

A chaque feuille le vent dit :
« Regardez donc cet imbécile,
il attendra toute la nuit
Rose, qui court avec Basile... »

DOULEUR DE LA MORTE

Sur sa tombe à peine fermée,
le cœur brisé, je sanglotais :
« Où donc es-tu, ma bien-aimée,
toi que j'aimais, que je chantais ?... »

Dans la tombe close et profonde
j'entendis répondre une voix :
« Je pleure, dans un meilleur monde,
nos amours bénis d'autrefois !... »

TOUR DU MONDE

Mignonne, en moins d'une seconde
je veux faire mon tour du monde :

Je pars... tes yeux bleus, c'est le ciel :
je les vois ; c'est l'essentiel...

Tes cheveux blé mûr, c'est la terre :
je les vois ; peu me reste à faire...

Tes lèvres rouges, c'est l'enfer :
je les vois; je brûle, c'est clair !...

Mais j'ai fini mon tour du monde,
Mignonne, en moins d'une seconde.

SUR LA FORME

Il n'est étoffe si belle,
velours, lampas ou brocart,
il n'est si riche dentelle
qui chatouille le regard,
drapée en dépit de l'art
et de la gamme nouvelle.

Le style, c'est l'art exquis
de bien draper la pensée...
et par les plus fins devis
l'âme n'est point caressée,
si la forme en est forcée,
si les tours en sont vieillis.

ÉCLATS DE RIRE DANS LA NUIT

— Quand je la quittai : « Prends ma bague,
tiens... » me dit-elle. Elle pleurait;
j'avais un pressentiment vague
qu'elle me trahirait.

Et chaque nuit, dans le silence,
pressant sa bague sur mon cœur,
le doute me prend... et je pense,
et je pense... et j'ai peur.

Peur! pourquoi douter? elle m'aime!...
— Mais qui ricane autour de moi?...
J'éclate de rire moi-même...
Je ne sais pas pourquoi.

UN DIZAIN DE CHANSONS

RONDEAU-PRÉLUDE

A Madame G. d'A....

Pour faire une chanson, Madame,
point ne faut le divin frisson
que la Muse à son nourrisson
met dans le cœur, jette dans l'âme...
voyez le merle et le pinson !

Suffit du refrain, de la gamme,
suffit d'être joyeux garçon ;
point ne faut savoir faire un drame
pour faire une chanson.

Ma grand'mère, une sage dame
me disait souvent : « C'est le ton
qui fait la chanson, polisson! »
Et ce mot de la chère femme,
moi je l'ai mis sur mon programme
pour faire une chanson.

PREMIÈRE CHANSON

Vous êtes belle, Mignonne,
et si vous n'êtes point bonne,
c'est qu'hélas! rien n'est parfait.
Je ne le dis à personne.
car tout le monde le sait.

Vous êtes froide, Mignonne...
Qu'un jour, votre cœur se donne,
J'en serai bien stupéfait.
Je ne le dis à personne,
car tout le monde le sait.

Aimer sans retour, Mignonne,
à la longue, est monotone :
pour moi, ça n'a plus d'attrait...
Ne le dites à personne,
car tout le monde le sait.

DEUXIÈME CHANSON

Nous étions là sans dire rien...
Nous regardions tous deux à terre :
elle, flattant son petit chien,
et moi, caressant ma chimère...
Nous restions là sans dire rien.

Nous restions là sans nous rien dire...
nous regardions tous deux en l'air.
Mon cœur léger, c'est le zéphyre,
et son cœur froid le vent d'hiver.
Et nous restions là sans rien dire

Sans rien dire nous restions là...
Nous nous regardions bien en face :
elle semblait dire : « Voilà !... »
Et moi : « Que veux-tu que j'y fasse ?... »
Sans rien dire nous étions là.

TROISIÈME CHANSON

Les violettes violettes
déjà poussent dans tous les champs,
et pourtant Fanchon, la coquette,
Ne m'aime pas encor... J'attends...
(A la dernière violette ?...)

Mais bientôt les lilas lilas
fleurissent, à leur tour, les routes,
et ma Fanchon... ne m'aime pas.
Ce sera pour bientôt, sans doute...
(Après la saison des lilas?...)

Voilà venir les roses roses,
embaumant l'air dans mon jardin,
mais sans changer l'état des choses. —
Quand donc m'aimera-t-elle enfin?...
(Hélas!... Après le temps des roses?...)

Post-Scriptum.

L'automne est là, j'espère en vain :
car, pour le temps des prunes brunes,
ma coquette épouse un cousin!...
Moi, j'attendais... c'est pour des prunes!..
(Mangeons-les! on dit que c'est sain.)

QUATRIÈME CHANSON

A Fifine, ma petite cousine.

Déjà les primevères
embaument bois et champs
de leurs senteurs légères :
voilà le doux printemps...

Échappés de leurs mères,
on voit courir les faons
dans les jeunes fougères :
voilà le gai printemps...

On voit jouer par paires
cygnes sur les étangs,
bébés dans les parterres :
voilà le gai printemps...

Le sang, dans nos artères,
retrouve les élans
chaleureux de naguères :
voilà le gai printemps...

Anvers, 1876.

CINQUIÈME CHANSON

A Perrin, mon petit cousin.

Voici le triste automne...
et, dans le bois désert,
plus un arbre n'est vert,
plus un chant ne résonne.

Voici le triste automne...
un ciel toujours couvert
retrouve dans la mer
son reflet monotone.

Voici le triste automne :
on croit déjà dans l'air
sentir le vent d'hiver,
et d'avance on frissonne...

La feuille tourbillonne...
Par le volet ouvert
au loin notre œil se perd,
plus triste que l'automne...

Anvers, 1876.

SIXIÈME CHANSON

Sitôt qu'à Mignonne je touche
le moindre mot qui part du cœur,
d'un éclat de rire moqueur
Mignonne me ferme la bouche...

Et si du regard je lui veux
faire entendre la moindre chose,
de sa menotte blanche et rose
Mignonne me ferme les yeux...

Je me pique au jeu : je lui porte
un jour mes aveux griffonnés :
je lui tends le pli... Paf! au nez
Mignonne me ferme la porte!

SEPTIÈME CHANSON

A seize ans, j'aimais une brune,
j'aimais une brune aux yeux noirs.
Par les bois, au clair de la lune,
nous nous promenions tous les soirs.

L'an d'après, j'aimais une blonde,
j'aimais une blonde aux yeux bleus.
Avec elle, en dépit du monde,
j'ai goûté des moments heureux.

A vingt ans, j'aimais une rousse,
j'aimais une rousse aux yeux pers.
Entre deux baisers, sur le pouce,
elle se grisait de mes vers...

Et maintenant j'aime ma pipe :
Je fume, et je lis mon journal;
j'ai toutes les femmes en grippe.
Je fume... et ce n'est pas plus mal!

HUITIÈME CHANSON

Près de l'Alcazar, à Séville,
je sais — j'ai noté sa maison —
une coquette et froide fille :
elle est vive comme un pinson.

Du matin au soir elle chante ;
sa chanson me fait mal au cœur :
elle n'a rien qui la tourmente,
et moi, je me meurs de douleur.

NEUVIÈME CHANSON

Quiconque ne raffole pas
des coups d'ongles, des coups de pattes,
que point ne joue avec les chats...
encore moins avec les chattes.

Quiconque ne souhaite pas
qu'on le griffe, qu'on le chiffonne,
Que point ne joue avec les chats...
moins encore avec toi, mignonne.

DIXIÈME CHANSON

A Mademoiselle Hermione.

Les mains de roses pleines,
à travers les sillons,
par les bois, sous les chênes,
sur le bord des fontaines,
je vais, faisant la chasse aux papillons.

Je suis une coquette :
avant le soir, j'en veux
une couronne faite
d'au moins cent, bête à bête,
tout pantelants, piqués dans mes cheveux.

PAYSAGE D'AMOUR

A M. le comte de Rouville

Mignonne est sur son lit blanc, — blanche;
elle dort... et moi, je me penche
pour voir ses contours nuageux.

Mignonne est tout un paysage,
ensoleillé, vivant, sauvage :
entre ses seins, sommets neigeux,
sous les rayons chauds de mes yeux,
brille une gorge souveraine
où court le vent de son haleine...
ses cheveux sont une forêt
de frémissements toute pleine...
sa bouche, entr'ouverte, paraît
une rose aux sanglants pétales

et ses dents, des roses opales,
parterre appelant les baisers
amoureux des vents alizés !...

Mignonne ! ô mon beau paysage
ensoleillé, vivant, sauvage,
paysage de mes amours,
quand du regard je te parcours,
je cherche en vain quelque rivière
baignant ces rivages charmants...
je la rêvais de diamants !

Mignonne! dans notre chaumière,
nous sommes deux pauvres enfants !...
mais nous nous aimons avec rage
comme on sait aimer à notre âge,
et pour Mignonne, fière et sage,
le flot de mes embrassements
sur sa gorge et sur son visage
fera mieux dans le paysage
que rivières de diamants...

Mignonne! nature sauvage!

PANTOUM DU BOHÈME

Courant les champs, émerveillé,
je n'ai jamais rien fait qui vaille;
je suis un dormeur éveillé :
la nuit j'erre, le jour je bâille.

Je n'ai jamais fait rien qui vaille,
car je n'ai jamais travaillé;
la nuit j'erre, le jour je bâille...
je n'ai point sué ni veillé.

Si je n'ai jamais travaillé,
j'ai toujours douté qu'il le faille;
je n'ai point sué ni veillé :
aussi, je n'ai ni sou ni maille...

J'ai toujours douté qu'il en faille;
quand on me l'a dit, j'ai raillé :
aussi je n'ai ni sou ni maille.
J'eus faim, et de faim j'ai bâillé.

Quand on me l'a dit, j'ai raillé!
Quand je me suis vu sur la paille,
j'eus faim... et j'ai toujours bâillé,
attendant que la faim s'en aille.

Quand je me suis vu sur la paille,
trompant ma faim, j'ai rimaillé
attendant que la faim s'en aille...
je suis osseux et débraillé.

Trompant ma faim, j'ai rimaillé:
pour tromper ma faim, je rimaille:
je suis osseux et débraillé;
quand je serai mort, qu'on m'empaille!

Pour tromper ma faim, je rimaille,
je cours les champs, émerveillé;
quand je serai mort, qu'on m'empaille :
je suis un *dormeur éveillé !*

FEUILLES ENVOLÉES

A Muhammed Sadek Bey.

La pluie a tombé tout l'automne
et jauni les arbres des bois...
Voici l'hiver : le vent moissonne
les feuilles, toutes à la fois.
Dans l'air leur essaim tourbillonne,
si haut qu'à peine je les vois.

Les illusions envolées,
ce sont les feuilles de nos cœurs,
que de ses ondes a brûlées
la pluie amère de nos pleurs,
et que loin de nous, — flagellées, —
emporte le vent des douleurs.

PREMIER SOLEIL

A Arsène Houssaye.

Voici la chère saison,
le printemps des primevères
et des brises éphémères...
Ouf! je sors de la maison.

Soleil d'or, je te salue,
pauvre vieux roi réveillé
qui sur le bois dépouillé
souris à travers la nue.

Des grands chênes de cent ans
fais germer les jeunes pousses, —
rends leur velours vert aux mousses,
leur bleu satin aux étangs, —

Aux rosiers donne des roses,
mets des oiseaux dans les nids;
mûris pour eux chènevis
et grappes de sorbier roses;

Sème sur le papillon
de la poudre d'émeraude,
et sur ses deux ailes brode
des yeux d'or et vermillon;

Pour les lézards, aux murailles
fais les mouches se poser,
et fais saillir d'un baiser
les épis blonds des semailles;

Et pour moi, brillant soleil,
resplendis!... fais-moi poète
et que mon cœur soit en fête
jusqu'au soir — dès le réveil...

LES VIOLETTES DU CRANE

A Louis Tognelli.

Le crâne que j'ai sur ma table
est celui, dit-on, d'un bandit
que, pour un meurtre épouvantable,
l'an mil huit cent trente on pendit.

Chose étrange ! dans sa structure
ce crâne n'a rien d'anormal,
rien de saillant dans l'ossature,
et son rictus même est banal...

C'est une simple boîte osseuse
comme tous les crânes le sont :
son existence aventureuse
n'est pas écrite sur son front.

Mon Dieu! je n'en suis pas plus triste;
n'étant pas assez Allemand
pour me croire phrénologiste,
j'en fais mon deuil tout simplement.

Un beau jour j'ai fait cette emplette
— sur mon honneur — sans autre but
que d'y semer la violette
qu'on voit fleurir sur l'occiput.

Ce n'est pas que j'eusse l'envie,
par là, de narguer le trépas...
je crois au néant de la vie;
au néant de la mort, non pas! —

Mais l'antithèse est mon délice,
et, sans poser pour l'esprit fort,
je cultive par pur caprice
des fleurs dans la tête d'un mort.

MIRACLE

A Camille Ragazzi.

Auprès de mignonne que j'aime
je me trouvais assis un soir
dans un cloître désert et noir...
nul pour nous entendre ou nous voir,
donc, à quoi bon faire carême?

Aussi tous deux, à qui mieux mieux,
nous nous disions un tas de choses,
et je prenais à fortes doses
des baisers sur ses lèvres roses,
aussitôt rendus sur mes yeux.

Quand tout à coup d'un pauvre cierge
qui se consumait dans un coin,
— de nos amours triste témoin, —
les lueurs nous firent de loin
voir une image de la Vierge.

La lumière qui vacillait
au souffle de la nuit d'automne,
se reflétant sur la Madone,
fut cause, — à coup sûr, — que Mignonne
crut que l'image tressaillait...

Car, peureuse, d'un ton étrange,
elle dit : « Saints du paradis !
pourquoi tremblerait-elle ?... dis ! »
— Dans un baiser, je répondis :
C'est qu'elle est jalouse, mon ange ! —

BÉBÉ RÉALISTE

CROQUIS DE PETITS HOMMES PAR UN GRAND ENFANT

A MARGUERITE

SON FRÈRE

LÉON

« Margaritas? ante Margaritam. »

—

« The child is father of the man. »

W. Wordsworth.

Les enfans sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérans, menteurs, dissimulés ; ils rient et pleurent facilement ; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets ; ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils *sont* déjà *des hommes*.

La Bruyère.

BÉBÉ RÉALISTE

Au Bébé qui vient de naître.

There, on the nurse's lap, a new-born child,
We saw thee weep while all around thee smiled;
So live, that sinking in thy last long sleep,
Thou still may'st smile, while all around thee weep.

Sir William Jones.
(*To a new-born Infant.*)

Petit être né d'un instant,
que l'on baise et que l'on admire,
toi seul, tu pleures, cher enfant,
quand tous nous venons te sourire.

Vis bien, agis bien, cher amour,
pour qu'un jour, à ta dernière heure,
tu puisses sourire à ton tour,
alors qu'autour de toi tout pleure.

Surprise paternelle.

Le père d'un regard étrange
enveloppe son premier-né,
— qui dort, nu comme un petit ange, —
et dit d'un air tout étonné :
« C'est extraordinaire... naire...
Et dire que je suis son père ! »

Lullaby.

BERCEUSE

Dans ta berce, endors-toi, trésor;
ferme donc ta petite bouche,
car c'est mauvais, lorsqu'on les couche,
que les enfants jasent encor...
Dans ta berce endors-toi, trésor.

Endors-toi, trésor, dans ta berce,
et ferme tes chers petits yeux,
car les enfants vont seuls aux cieux
qui s'endorment dès qu'on les berce...
Endors-toi, trésor, dans ta berce.

Bien vite, trésor, endors-toi;
ferme tes petites oreilles :
les enfants rêvent des merveilles
s'ils n'écoutent pas le beffroi...
Endors-toi, trésor, endors-toi.

Une Nuance.

« Viens çà, Bébé; voyons : arrive et monte
sur mes genoux; vite... allons, chenapan!
Cheval Galop! mais avant tout raconte
qui te plaît mieux : ton père, ou ta maman?

— Moi... » dit Bébé, hésitant une pause,
« j'aime Maman... Papa, je l'aime assez...
voyez-vous, c'est... presque la même chose...
mais j'aime mieux... Georgette... vous savez ? »

Contemplation.

A l'ombre de ses cheveux d'or,
la petite Georgette dort
au salon, par terre étendue.
Bébé, dont c'est « la prétendue »,
la cherche en lui criant bien fort :
« Viens donc jouer au corridor!... »
Mais sa voix n'est pas entendue :
la pauvre Georgette est rendue.

Bébé, comme à colin-maillard,
alors à sa recherche part :
de la cave au troisième étage,
il entreprend un grand voyage :
sous les tables, sous le billard,
partout il plonge son regard,
et quand, à la fin, tout en nage,
il entre au salon... il enrage.

La vengeance est son seul désir...
Mais, charmé, lorsqu'il voit saillir
ces cheveux plus dorés que l'ambre
sur le noir tapis de la chambre,
il sent sa colère faiblir,
et, *pour la regarder dormir*,
croisant les bras, Bébé se cambre...
— Il aura six ans, en septembre!

———

Superstitions de Bébé.

La Bonne.

Vingt-quatre anges, lorsqu'on te couche,
s'en viennent veiller sur ta couche :
dont un pour te fermer la bouche,
et deux pour te fermer les yeux;
deux, pour s'efforcer de leur mieux
à te faire rêver des cieux;
deux, pour tenir ta couverture,
afin que, tant que la nuit dure,
tu ne sentes pas la froidure;
deux, tout près de ton oreiller,
pour te dire de t'éveiller,
et pour t'aider à t'habiller;
quatre, pour le débarbouillage
de tes mains et de ton visage;
six, pour te peigner?

Bébé.

Quel dommage!

LA BONNE.

Deux, couchés sous ton petit lit,
pour qu'il ne fasse pas de bruit...
et... trois...

BÉBÉ.

Dans ma table de nuit? —

Ambition de petit homme.

« Tu Marcellus eris. »

— Bébé, qui rentre un soir avec sa bonne,
d'avoir été passer l'après-midi
chez ses amis, a l'air abasourdi,
et, l'embrassant, maman le questionne :

« Qu'as-tu, chou ? — Rien ! — As-tu trop couru ? — Non.
— As-tu sommeil ? — Non ! — As-tu mal au ventre ?
—Non !—Que veux-tu ?—Rien du tout... dit-il, — diantre,
(Il fond en pleurs)... Je veux un pantalon ! »

Deux Caractères.

Avec son ami Chose, on ne sait pas trop comme,
Bébé s'est introduit dans le verger voisin.
Il fait chaud, mais très chaud : le soleil brûle, enfin!...
et du haut d'un pommier leur sourit une pomme.

« Dis donc, Bébé, tu vois?... — Hein! qu'est-ce que tu dis?...
— Je ne dis rien... et toi?— Moi non plus.— Dis donc, Chose,
le bien d'autrui, tu sais?... quand on le prend, ça cause
qu'on ne peut plus jamais aller en paradis... —

—Des blagues, ça!... Pour sûr, c'est encor ta grand'mère
qui t a seriné ça?... T'es bête d'avoir peur!
Prends toujours!—Prends toi-même, alors, si t'as le cœur. —
— Je m'en vais, moi... bonjour, t'es pas homme d'affaire!—

Demeuré seul, Bébé se creuse le cerveau...
puis... il courbe la branche, et lorsque le fruit touche
à ses dents, il mord, tire, et garde dans sa bouche,
si pas la demi-pomme, au moins un fier morceau.

Il en mord un second, pour que sa soif s'étanche :
Tout en le savourant, il retourne chez lui,
sans remords, sûr qu'il n'a pas *pris* le bien d'autrui...
Car la pomme toujours souriait, de sa branche.

Altra cosa!

« Viens, mon Bébé, cher petit être! »
disait maman : « viens sur mon cœur!
le paysan, demain peut-être,
t'apporte une petite sœur. »

En apprenant cette nouvelle,
écarquillant ses yeux tout grands,
et sans bouger d'une semelle,
Bébé reste les bras ballants.

« Tu n'es donc pas content, mon ange?...
tu voudrais un petit garçon?...
Bien : tu l'auras... si ça s'arrange. »
— « Un frère?... » répond Bébé. — « Non!...

C'est encore la même histoire;
j'en ai deux : comme ça, c'est bien...
Maman, fais, si tu veux m'en croire,
qu'il nous apporte un petit chien. »

Pleurs d'envie.

Il lorgna du voisin le modeste héritage.

ANDRIEUX.

Le canari s'est envolé;
Bébé, trouvant la cage vide,
est demeuré muet, stupide.
Pas une larme n'a coulé.

Mais lorsque, devant sa demeure,
il a vu passer un gamin
un simple merle dans la main,
il a pleuré pendant une heure.

Seconde Enfance.

A la fenêtre assis, le pauvre vieux grand-père
s'amuse à voir courir les mouches sur le verre :
il cherche à les saisir, et quand une se prend
dans ses doigts par hasard, il rit comme un enfant.

Sa fille et son beau-fils, avec un bon sourire,
de l'œil suivent le vieux, et Bébé, sans rien dire,
à bâtir des châteaux occupé dans un coin,
attentif, les écoute entre eux causer de loin.

Tout à coup, saisissant un mot dit à voix basse,
Bébé se jette au cou du grand-père et l'embrasse,
en lui disant tout bas d'un air tout attendri :
« C'est gentil, toi, Bébé, petit Bébé chéri...

car je désirais tant d'avoir encore un frère;
je l'ai bien entendu, très bien; petite mère
vient de dire à papa : « Jean, vous avez raison,
« Père, c'est un enfant de plus dans la maison... »

Et le grand-père, sans entendre une parole,
qui voit dans cet instant une mouche qui vole
sur Bébé se poser, d'un coup de main la prend,
fier, à Bébé la montre, et rit comme un enfant.

Ronde des Bébés et du Bon Papa.

Grand-père, il fait le grand chien :
il jappe, il aboie, il tousse;
mais il ne tousse pas bien :
sa voix est beaucoup trop douce.

Non, tu ne nous fais pas peur,
mon bon papa, vieux farceur!...
ta voix est beaucoup trop douce.

Grand-père, il fait le vieux chat :
il guette, il miaule, il gratte,
mais ne blesse pas le rat :
sa main est trop délicate.

Non, tu ne nous fais pas peur,
mon bon papa, vieux farceur!...
ta main est trop délicate.

Grand-père, il fait le cheval :
il saute, il hennit, il rue ; —
il ne fera pas grand mal
avec « son pied qui remue »!

Non, tu ne nous fais pas peur,
mon bon papa, vieux farceur!...
avec « ton pied qui remue »!...

Grand-père, il fait le gros loup :
il hurle, il épie, il louche;
mais ne mordra pas beaucoup :
il n'a que deux dents en bouche!

Non, tu ne nous fais pas peur,
mon bon papa, vieux farceur!...
qui n'as que deux dents en bouche!

Berne, 1879.

RIMES EXOTIQUES ACCLIMATÉES

RIMES EXOTIQUES

ACCLIMATÉES

CHANSON DES BOIS

Dans la forêt, sans craindre rien
des voleurs, en fredonnant, j'erre...
mon pauvre cœur est mon seul bien :
un voleur, qu'en pourrait-il faire?

Mais qu'entends-je dans le taillis?...
quelque brigand qui me menace?...
Ouf! Mignonne sort du fouillis,
et jusqu'à m'étouffer m'embrasse.

(D'après LUDWIG UHLAND.)

IMPROMPTU

Mire-toi dans mes yeux, ma belle intimidée!
tu verras ton image en eux inféodée,
comme moi, si je plonge au fond des tiens, je vois
mes traits en miniature y revivre deux fois...
C'est un regard, ma foi, bien fécond que le nôtre :
nous faisons des bébés dans les yeux l'un de l'autre.

(D'après Thomas Moore.)

SONNET

A mon vieil ami M. le comte de Casa-Segovia.

La jeune rose entre toutes les fleurs
brille au matin : fraîche, pure, odorante,
coquettement en penchant sur sa plante,
elle répand d'enivrantes senteurs.

Mais quand, bientôt, du soleil les ardeurs
ont desséché sa sève nourrissante,
le vent du soir, la fouettant frémissante,
emporte au loin ses feuilles sans couleur.

Telle, un instant, a brillé mon étoile :
tant que l'amour les couvrait de son voile,
mes yeux n'ont vu que gloire et que bonheur.

Mais maintenant je connais l'amertume,
et, feuille à feuille envolé de mon cœur,
l'espoir, hélas! s'est perdu dans la brume.

(D'après José de Espronceda.)

CHANSON (1)

A mon excellent ami M. le Dr Robert Evans Peterson.

La femme est semblable à la fleur nouvelle
qui dans les gazons émaille le sol :
les abeilles d'or tournent autour d'elle
et les papillons l'embrassent au vol.

Et comme la fleur, — une fois cueillie, —
la femme s'achète et se vend partout...
se fane, se ride, et bientôt, vieillie
et foulée aux pieds, meurt dans un égout.

(D'après John Gay. 1688-1732.)

---

(1) Le nom de *Chanson* n'est que la traduction exacte de celui de « Song », que Gay donne à cette pièce, très peu gaie, en anglais.

LA FLEURETTE

A Daniel Gorodetzky.

De mon livre tombe une fleur
toute pâle et toute froncée...
et questions, à sa faveur,
de naître en foule à ma pensée :

Quand fleurissait-elle?... où?... longtemps?...
qui la prit?... pourquoi l'avoir prise?...
sur quelle tige?... en quel printemps?...
que fut-elle en ce livre mise?...

En signe de joyeux revoir?...
au moment de la départie?...
à la mort, en gage d'espoir
dans l'aurore d'une autre vie?...

Sont-ils de ce monde toujours?...
sous quel ciel tous deux à cette heure?...
— ou cette fleur, de leurs amours
est-elle tout ce qui demeure?...

(D'après Pouchkine.)

DEUX ÉPIGRAMMES ANDALOUSES

A mon ami Gonzalo de Arcos y Segovia.

Si tu pouvais mourir, ma femme,
quelle chance pour tous les deux!
ton âme monterait aux cieux,
le ciel descendrait dans mon âme.

Hélas! ma pauvre femme est morte :
que Dieu la garde dans les cieux!
mais qu'il l'y garde de son mieux,
pour que jamais elle n'en sorte.

LA FEUILLE DANS LE LIVRE

A ma bonne grand'mère.

La vieille bisaïeule, à l'œil doux et chagrin,
au fond d'un vieux, vieux livre,— un livre en parchemin,
garde une feuille sèche, une feuille vieillie...
La main doit être sèche aussi depuis longtemps,
qui pour elle, jadis! par un joyeux printemps,
quand brillait le soleil, un jour l'avait cueillie...
Que lirait donc l'aïeule en ce livre si vieux,
pour pleurer chaque fois qu'elle y jette les yeux?...

(D'après ANASTASIUS GRUN.)

Mes larmes font s'épanouir
mille fleurs aux douces haleines...
et je fais, dans chaque soupir,
chanter des oiseaux par centaines.

Enfant, si mienne tu veux être,
c'est pour toi que ces fleurs naîtront,
c'est pour toi seule, — à ta fenêtre, —
que tous ces oiseaux chanteront.

(D'après Henri Heine.)

Sur les grands yeux bleus de Mignonne
je fais la plus belle canzonne;

sur sa bouche, aux contours coquets,
je fais les plus jolis tercets;

sur son teint, aux fraîches nuances,
je fais les plus superbes stances;

et, si Mignonne avait un cœur,
je ferais un sonnet vainqueur.

(D'après Henri Heine.)

Quand je vous ai dit mes tourments,
pas un n'a desserré les dents;
mais voici qu'en vers je les loge,
et tous vous faites mon éloge...

(D'après Henri Heine.)

LE PÊCHEUR

A mon ami le baron Joseph de Plessen.

Voici que, paresseux, — comme font les lézards, —
au bord de l'eau j'ai pris une pose indolente,
pour guetter les petits poissons d'or frétillards
au soleil s'ébattant dans l'onde étincelante.

Se chassant, se croisant, vifs, ils viennent, ils vont...
à peine ai-je lancé vers leur essaim qui grouille
mon hameçon... que tous disparaissent au fond.
J'ai beau me mettre en quatre : il faut rentrer bredouille.

Je réussirais mieux, peut-être, à les pincer,
si d'abord je troublais le flot de la rivière...
mais, le triste plaisir! s'il fallait renoncer
à les voir se jouer dans un rais de lumière!

(D'après Grillparzer.)

La nuit était froide, et les forêts mornes;
moi, tout en pleurs, j'errais par un sentier :
j'ai réveillé les chênes et les ornes ;
ils ont branlé la tête avec pitié.

(D'après Henri Heine.)

PERSONNE

*A mon ami Henri ***.*

Avec ma femme j'ai vécu,
sans partager avec personne;
je n'entends pas être cocu,
cocu je ne ferai personne.

Ma bourse est légère à porter,
mais je ne dois rien à personne;
car, si je n'ai de quoi prêter,
du moins je n'emprunte à personne.

Si nul n'est sous ma volonté,
je ne suis le serf de personne;
j'ai mon braquemard au côté :
je n'endure rien de personne.

Je veux être heureux comme un roi,
je ne veux pleurer pour personne;
et, si nul n'a cure de moi,
moi, je n'ai cure de personne.

(D'après Robert Burns.)

Quand pour le ciel, que voile le mystère,
le temps viendra de s'ouvrir aux fervents,
on verra tous les hommes de la terre
d'espoir, de crainte et de doute tremblants,

alors, moi seul, je serai dans leur nombre,
sans partager leurs éblouissements :
le Paradis par toi, blonde à l'œil sombre,
ne m'est-il pas ouvert depuis longtemps?

(D'après Friedrich Bodenstedt.)

SCHILFLIED

Le soleil s'est couché :
de noirs nuages passent,
que, par l'air desséché,
les vents d'orage chassent.

L'éclair intermittent
qui sillonne l'espace
fait luire de l'étang,
par moments, la surface...

Et moi, je me figure
à chaque fois te voir...
et que ta chevelure
ondoie au vent du soir.

(D'après Nicolas Lenau.

SCHILFLIED

De la lune les reflets pâles
sur l'étang calme, aux calmes eaux,
effeuillent leurs roses opales
dans les cheveux verts des roseaux.

Des cerfs brament sur les collines
et sondent le ciel dans la nuit;
dans les ajoncs, les bécassines
battent des ailes avec bruit...

Mon regard se penche et je pleure;
dans mon âme, je viens de voir
ton ombre glisser tout à l'heure
comme une prière du soir.

(D'après Nicolaus Lenau.)

A mon ami Luis de Cuadra.

Deux étoiles se sont perdues,
on ne les voit plus dans les cieux :
elles se sont chez toi rendues
et resplendissent dans tes yeux.

(D'après un refrain populaire en Andalousie.)

Si les soupirs de mon sein
et ceux de tes lèvres roses
se croisaient sur le chemin,
ils se diraient bien des choses.

(D'après un refrain populaire en Andalousie.

LA MENDIANTE

Pauvre, marchant pieds nus, belle comme le jour,
les bras joints sur le sein, pareille à la Madone,
une fille, un matin, se présente à la cour
du roi Cophetua, demandant une aumône.
Cophetua descend les marches de son trône
et se jette à ses pieds, plein d'extase et d'amour.
Les seigneurs disaient tous : « Faut-il qu'on s'en étonne ?
cette mendiante est plus belle que le jour. »

Telle, dans un ciel noir, la lune est plus sereine ;
ainsi la rehaussait son pauvre vêtement.
Tous vantaient, qui ses yeux, qui ses cheveux d'ébène,
son cou-de-pied mignon, son teint frais et charmant :

jamais ils n'avaient vu plus parfait diamant,
si suave beauté, grâce aussi souveraine.
Cophetua le roi fit un royal serment :
« Qu'elle mendie, ou pas... elle sera ma reine! »

(D'après ALFRED TENNYSON.)

A qui m'insulte amèrement,
me calomnie et met son zèle
à me noircir publiquement...
je lui tends ma main fraternelle.

Mais ceux qui m'abordent soumis,
et mettent leurs têtes en gage
en s'osant nommer mes amis...
ceux-là, je leur crache au visage.

(D'après Piet Paaltjes, Hollande.)

Ne me parlez donc pas d'amour,
d'amitié, ni d'âmes fidèles...
ces choses mortes sans retour,
j'ai pris le deuil déjà pour elles.

Parlez-moi du reptile humain,
— de la sangsue et du vampire, —
de ce que d'Abel fait Caïn...
que j'en puisse mourir de rire.

(D'après Piet Paaltjes.)

ADIEU, MUSE, ADIEU!

SONNET

Je suis au bout : c'est peu de chose!
peu de chose, et pourtant beaucoup...
c'est beaucoup pour moi... presque tout :
mon enfance bleue y repose.

Une demi-vie est enclose
dans quelques vers, douteux de goût,
rimés en route, un peu partout!
C'est temps de songer à la prose.

Futilités! Rêves! Plaisirs!
Follets sautillant par mes rimes,
adieu, mes chers lutins intimes!

De nos amours doux souvenirs,
Muse, on a publié « mes crimes »,
et je passe au Pont des Soupirs!

TABLE

Pages

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

